

CULTURE

DANSE Trois chorégraphes de la génération hip-hop accèdent enfin à des postes importants dans des structures nationales.

Le nouveau gang des Lyonnais

Par **MARIE-CHRISTINE VERNAY**
envoyée spéciale à Lyon
Photos **RAPHAËL DAUTIGNY**

Les trois sont d'origine lyonnaise, algérienne et française. Kader Attou (35 ans), Abou Lagraa (39 ans) et Mourad Merzouki (36 ans) ont vingt ans de danse dans les jambes en tant qu'interprètes et quasiment autant dans l'art chorégraphique. Abou Lagraa a un parcours classique des plus convenus : conservatoire national de région puis national supérieur. Les deux autres viennent de l'école du cirque de Saint-Priest (près de Lyon). Tous, cette année, se retrouvent directeurs de structures nationales ou leur équivalent. Trois d'un coup. Kader Attou prend la succession de Régine Chopinot au Centre chorégraphique national (CCN) de La Rochelle, Mourad Merzouki celle de José Montalvo et Dominique Hervieu à Créteil, Abou Lagraa devient artiste associé au théâtre des Gémeaux de Sceaux et responsable de la cellule de création et de formation au Ballet national d'Alger.

LANGAGE. Pourquoi aujourd'hui ? Pourquoi cet engouement pour ces chorégraphes qui, jusque-là, ont toujours eu le plus grand mal à dissiper les malentendus ? Souvent, trop souvent, Mourad Merzouki et Kader Attou ont dû expliquer que le hip-hop n'était pas forcément une danse de rue, qu'il était un véritable langage chorégraphique et que si les portes des théâtres ne s'ouvraient pas, ce n'était pas parce qu'ils n'avaient aucune notion du plateau traditionnel. La preuve : en quelques années d'acharnement, ils s'imposent comme des chorégraphes et non comme des animateurs socioculturels, encore moins comme des représentants chanceux d'une banlieue dite en dérive. Le plus : leurs compagnies tournent internationalement et le pourcentage d'autofinancement dépasse largement les 60 %, niveau le plus haut enregistré dans les compagnies directrices de Centres chorégraphiques nationaux. Dans les années 80, Lyon s'est imposé place forte de la danse, comme elle fut auparavant un des QG du FLN (Place du Pont). De cette première généra-

tion danse, le premier «gang» des Lyonnais (1) qui rayonna ensuite nationalement dans différentes structures, naquit la Maison de la danse, laquelle allait aider la nouvelle génération des années 90. Guy Darmet, directeur de la Maison de la danse et de la Biennale de Lyon, qui a toujours programmé les trois compagnies, se rappelle : «*Abou était, comme beaucoup d'autres élèves du conservatoire, ouvrier à la Maison de la danse. Dès qu'ils sont venus nous voir pour que nous soutenions leurs projets, nous nous sommes engagés sur des coproductions. Ils avaient du talent et le public ne s'y trompait pas.*»

«SÉRIEUX». Le talent chorégraphique est reconnu, l'origine lyonnaise aussi, mais pourquoi sont-ils tous trois d'origine algérienne ? «*Je ne crois pas, poursuit Guy Darmet, que cela relève d'une coïncidence. Il y a eu la guerre d'Algérie, c'est une part de l'histoire de France très forte. Je crois qu'à partir de ce rapport exacerbé, vécu par les parents mais aussi par les enfants de l'immigration, sont nés des envies, des désirs, très forts. Il fallait renverser des montagnes, ne serait-ce d'ailleurs que l'interdiction des parents qui n'avaient vraiment jamais pensé que leurs fils danseraient. S'ils prennent aujourd'hui la direction de structures, c'est aussi parce qu'il y a un vent très fort qui souffle. On les a choisis pour leur talent, leur capacité de développement et pour leurs projets. C'est du sérieux. Et j'aimerais poser cette question : ces jeunes Français, nés en France de parents algériens, est-ce que ce ne sont pas eux qui nous nourrissent aujourd'hui ? Est-ce que ce ne sont pas eux qui nous bousculent et vont nous bousculer encore ?*»

S'inscrivant dans l'histoire de la danse, libérant leurs parents de la question de l'intégration puisqu'ils sont Français, se remémorant la marche des Beurs à laquelle pourtant ils n'ont jamais participé, ils se sont construit un geste et un langage, non pour se distinguer, encore moins pour s'uniformiser. ◆

(1) Y figuraient, entre autres, Jean-Paul Montanari (Montpellier Danse), Christian Tamet (Châteauvallon), Régine Chopinot, Michel Sala (ex du Centre national de la danse), Didier Deschamps (Ballet de Lorraine).



Abou Lagraa :
«Faire le lien»

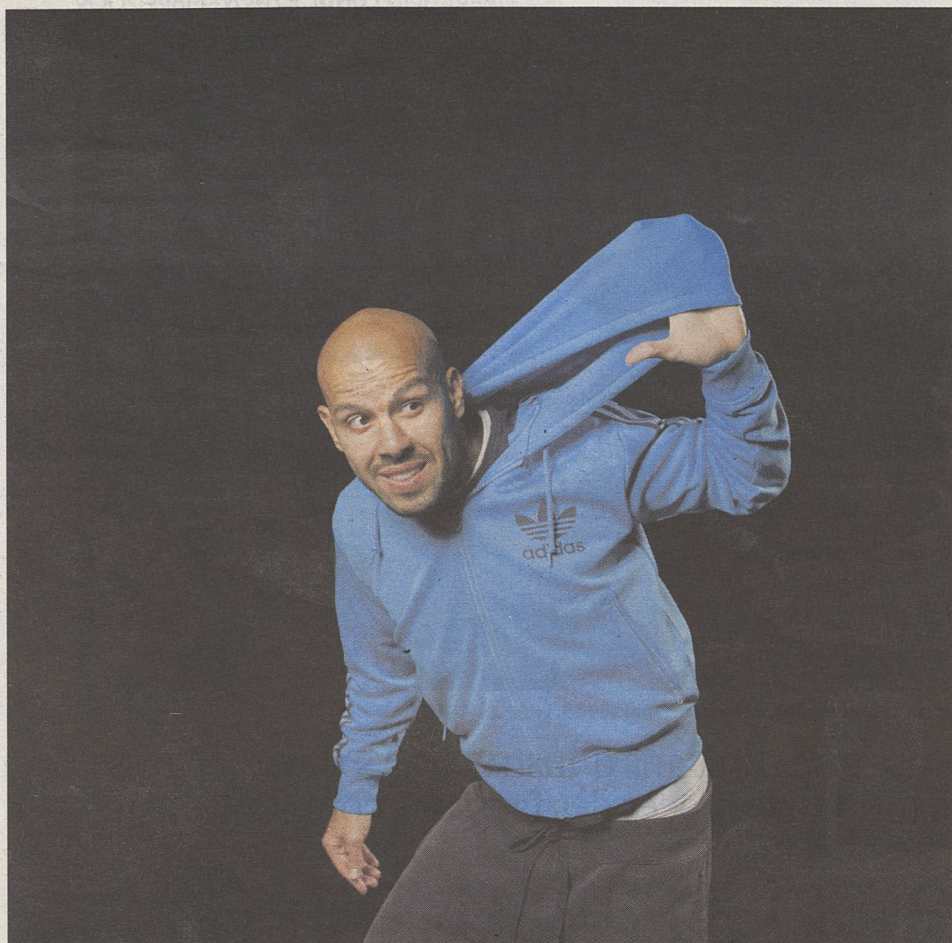
Né en 1970 à Annonay (Ardèche), Abou Lagraa suit une formation classique au conservatoire. En 1994, il fonde sa compagnie, La Baraka, qu'il porte à bout de bras, n'ayant eu pendant des années que 5 300 euros de la ville d'Annonay. Sa résidence de trois ans à la Scène nationale d'Annecy et sa nouvelle, depuis 2008, au théâtre des Gémeaux de Sceaux l'ont aidé à se structurer.

La Baraka est désormais aidée par le ministère de la Culture, la région Rhône-Alpes, les conseils généraux de l'Ardèche et du Rhône, la fondation BNP Paribas et, pour le volet formation à Alger, par le Conseil pour la création artistique. Outre ses créations pour sa compagnie, il a signé des pièces pour des artistes de hip-hop à Suresnes et pour le Ballet de l'Opéra de Paris.

Aujourd'hui, il met à profit sa double culture et devient, assisté de son épouse Nawal, responsable de la cellule de création et de formation du Ballet national d'Alger. En juillet, accompagné de quinze danseurs algériens, il a chorégraphié la cérémonie de clôture du festival panafricain. «*J'ai dansé pendant vingt ans pour devenir un grand danseur, explique-t-il. Aujourd'hui, je dois me positionner politiquement, j'ai besoin d'affirmer qui je suis. Mon rôle est de faire le lien entre mon pays, la France, et mes racines. Il est temps de bannir ce mot vulgaire d'intégration. Une double identité est une richesse et nous avons des clefs que d'autres n'ont pas. Il faut des représentants comme nous car les politiques, personne n'y croit plus.*»

Il a en projet la création d'un programme pour quinze danseurs du Ballet national d'Alger composé d'une pièce sur le *Boléro* de Ravel et d'une autre sur des chants des Aurès interprétés par Houria Aïchi. A Sceaux, il répète actuellement la création d'*Un monde en soi*, une pièce pour sept danseurs et le Quatuor Debussy. Sa danse, qui mêle bien des influences, a pris de l'ampleur, même lorsqu'elle traite de la relation duelle intime. Jamais installée dans un style, elle s'est alanguie tout en conservant sa nervosité.

M.-C.V.



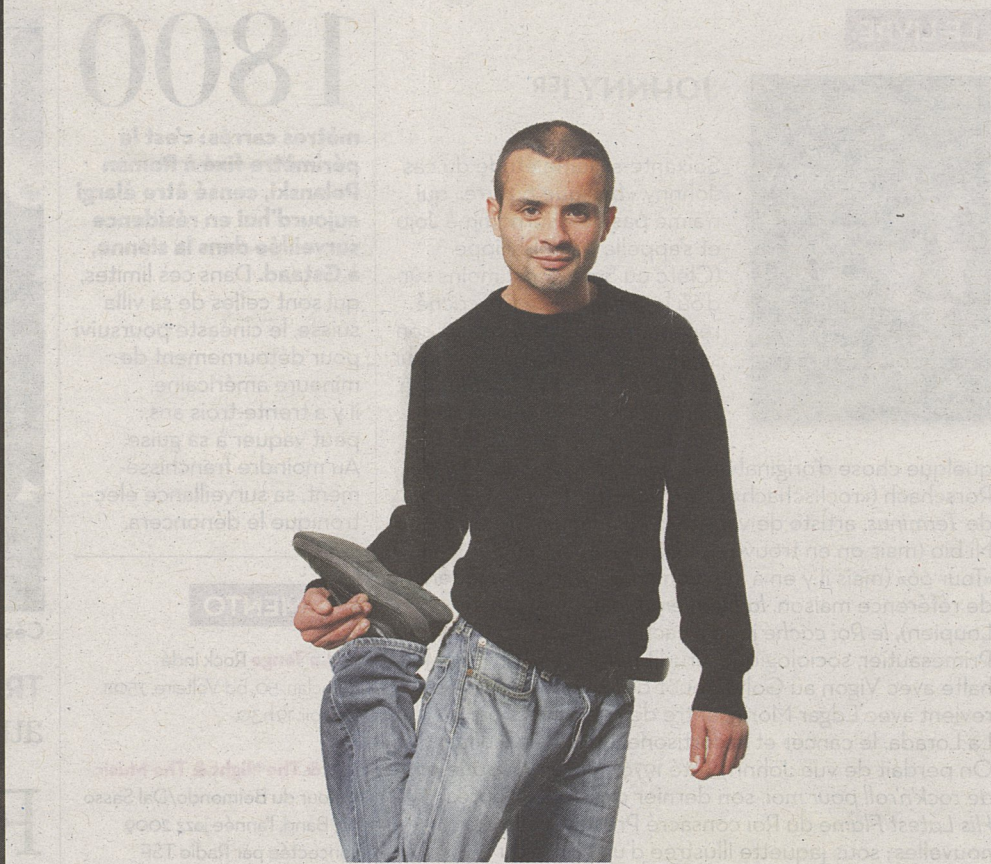
Mourad Merzouki: «Fédérer les énergies»

De Saint-Priest (à l'est de Lyon), Mourad Merzouki, 36 ans, a démarré dans le même clan que Kader Attou. Passé Accrôrap, il crée la compagnie Käfig (cage en allemand et en arabe) en 1996. Avec elle, il prospère et tourne. En 2001, il crée *Dix Versions*, spectacle récusant les stéréotypes banlieusards, et revendique une danse de divertissement, sans message, plainte ni biographie. Les pièces qui suivront seront dans la même tonalité.

Depuis huit ans, il travaille avec divers partenaires locaux à l'ouverture du Centre chorégraphique de Bron (Pôle Pik), enfin inauguré en septembre, avec deux studios pour un espace de travail mutualisé. Le festival Karavel est un temps fort de son activité. Sa troisième édition vient de se tenir à Bron en partenariat avec l'Espace Albert-Camus et le lieu répond à un besoin lyonnais d'espaces de recherche, de travail et de répétition. Il aurait été dommageable qu'en étant nommé en juin dernier directeur du Centre chorégraphique national de Créteil, Mourad Merzouki dût

le quitter manu militari. Mais il reste directeur artistique au moins pour un an. A Créteil, le chorégraphe et son équipe prennent la succession de Dominique Hervieu et José Montalvo, aujourd'hui à Chaillot. Son habitude du travail de terrain, sa volonté de fédérer les compagnies et son ouverture sur l'international devraient l'aider dans un contexte assez étrange. En effet, on (la ville de Créteil en premier lieu) lui a adjoint une chorégraphe associée, Bianca Li, issue d'un tout autre univers et qu'il ne connaît pas. Une première en la matière qui rend la gouvernance d'une structure pour le moins fragile. Il semblerait qu'après bien des réunions, un accord ait été enfin passé pour que chacun trouve sa place. On comprend mieux pourquoi Mourad Merzouki a parfois envie de faire diversion et surtout d'affirmer que «*le hip-hop a une histoire en relation avec d'autres formes de danse, il doit encore inventer son histoire et fédérer les différentes énergies qu'il libère*».

M.-C.V.



Kader Attou: «S'inventer une autre histoire»

Né en 1974 à Saint-Priest dans la banlieue de Lyon, Kader Attou est nommé en septembre 2008 directeur du Centre chorégraphique national de La Rochelle, y succédant à Régine Chopinot. Enfant, il rêve de devenir clown et intègre l'école du cirque de sa ville natale. Il y rencontre des jeunes qui ont sensiblement le même parcours que lui et se lance avec eux dans le lent apprentissage du hip-hop. Ils fondent à quatre la compagnie Accrôrap (avec Mourad Merzouki, Chaouki et Eric Mézino).

Leur premier spectacle *Athina*, présenté en 1994 à la Biennale de la danse de Lyon, les propulse. Suivront des pièces moins spectaculaires, moins acrobatiques, des œuvres de recherche abordant autant la relation au sacré (*Prière pour un fou*) que la nostalgie de l'enfance (*Petites Histoires.com*).

«*Le fait que nous n'étions pas dans la capitale mais dans le bain artistique lyonnais, loin des lois du show-business et de l'exotisme de banlieue, nous a préservés et permis de développer une danse*

libre, sans influence, qui était tout autant contemporaine que hip-hop. Je danse pour m'inventer une autre histoire, pour la liberté du mouvement et du corps. Je n'ai pas à m'intégrer et je ne suis pas non plus exilé. Comme tout un chacun, je gère mon héritage. A ma nomination à La Rochelle, certains ont tenu à me féliciter avec ces mots: "C'est une belle intégration!" Est-ce que cette formule vaut pour tous les chorégraphes?»

Bien que moins torturé, Kader Attou a toujours gardé en lui une pointe de moquerie. Et une capacité énorme à rêver, à franchir les obstacles et à prendre des risques. A La Rochelle, en duo avec Gilles Rondot, plasticien, il mise sur l'ouverture, le partage de l'espace et la transmission aux jeunes générations. Jean-Paul Montanari, directeur de Montpellier Danse, qui l'a souvent accompagné, dit d'Attou: «*Il est un des rares chorégraphes français à faire un travail sans racine, dans la seule mémoire de ce qu'il est.*» A la Chapelle Fromentin, à La Rochelle, avec vue sur la mer.

M.-C.V.